

chissement, un objet de discours nouveau<sup>1)</sup>.

C'est donc le sur-thème qui assure l'intégrité d'un discours qui sans lui serait toujours décentré, toujours inachevé. Il fixe non seulement ce dont on parle mais la manière et l'aspect selon lesquels on a choisi d'en parler: c'est bien ce sentiment de "fixité des données" qui produit des objections du type, "ça n'était pas mon propos" (à entendre ici "propos" dans le sens de "sujet-thème"), "c'est pas de ça que j'parle", "ne m'explique pas tout, ce que j'veux savoir c'est...", "j'te demande pas de m'expliquer, j'te demande de me montrer...". Et c'est encore cette notion de sur-thème comme "cadre" sémantique et formel qui explique les appréciations pédagogiques du type "hors sujet" -parfois bien difficiles à faire accepter dans la mesure où

- a) tout locuteur ressent le droit de parler de ce qu'il veut et comme il l'entend sans forcément reconnaître ou accepter les restrictions imposées par la situation d'énonciation;
- b) tout objet de discours de par les effets de résonances dûs à l'existence de son faisceau<sup>2)</sup>, peut s'imposer dans sa totalité aux dépens d'une opération sélective s'exerçant sur lui, qui laisserait apparaître les seuls aspects pertinents à une situation d'énonciation particulière.

Le sur-thème sélectionne donc à la fois des aspects de l'objet et des aspects du discours, cadres dans lesquels se construira le rhème. On peut, à ce niveau de notre réflexion, assimiler sur-thème à explicandum.

"Il y a en biologie un grand nombre de généralisations mais fort peu de théories. Parmi celles-ci, la théorie de l'évolution l'emporte de beaucoup en importance sur les autres, parce qu'elle rassemble dans les domaines les plus variés une masse d'observations qui, sans elle, resteraient isolées; parce qu'elle lie entre elles toutes les disciplines qui s'intéressent aux être vivants; parce qu'elle instaure un ordre dans l'extraordinaire variété des organismes et les lie étroitement au reste de la terre; bref, parce qu'elle fournit une explication causale du monde vivant et de son hétérogénéité". (3)

- 
- 1) Pour cette question des classes-objets, Cf. J.-B. Grize, Matériaux pour une logique naturelle, Neuchâtel, Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 29, mai 1976.
  - 2) Pour les notions de faisceau et de champ, Cf. D. Miéville, Discours et Analogies (LAD 2), Neuchâtel, Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 30, mai 1977.
  - 3) F. Jacob, La logique du vivant, Paris, NRF Gallimard, 1970, p. 21.

En appliquant au sur-thème le principe de l'interrogation complétive, on obtient le découpage suivant:

- a - de quoi parle-t-on? de la théorie de l'évolution
- b - sous quel aspect? sa supériorité sur les autres théories
- c - comment va-t-on en parler? (autrement dit: 'pourquoi b?') de façon causale.

Sur-thème: "la théorie de l'évolution l'emporte de beaucoup sur les autres parce que"

L'intégration de "parce que" dans le sur-thème (annonçant un discours de type explicatif) peut se justifier pour les mêmes raisons qui font que l'anaphore justifie le repérage du thème (ici la séquence "la théorie de l'évolution"): la répétition de "parce que" à chaque nouvelle affirmation pourrait être considérée comme le rappel que l'explication est ici une sorte de sur-thème de la structure du texte<sup>1)</sup>. Peut-on totalement ramener le sur-thème à ce qui demeure d'un énoncé lorsqu'on le résume, jusqu'à le réduire à un titre (sorte d'énoncé-noyau), ou lorsqu'on le paraphrase? Remarquons en tous cas que l'invariance du sur-thème est relative à chaque interlocuteur dans une situation d'énonciation donnée. Il existe, certes, des normes linguistiques et un sentiment de la langue qui font reconnaître un discours pour ce qu'il se donne, mais il existe aussi cet écart entre norme standard et norme individuelle qui permet effets de sens et interprétations diverses. D'une part, ce qui sera sélectionné comme thème ou sur-thème fera interpréter un discours comme explicatif ou non: prenons un exemple simple où thème et sur-thème sont confondus:

"Certains mythes<sub>1</sub> expliquent l'origine de la mort<sub>2</sub> par un accident ou une inadvertance" (2)

Selon le contexte antérieur (le sur-thème de ce contexte) soit 1, soit 2 sera thématiqué:

1 thématiqué: suppose un contexte traitant du mythe en général et montrant un certain nombre de ses aspects; dans ce cas, l'énoncé n'est

---

1) Ceci rappelle une remarque de Halliday: "In a WH-interrogative the reason why the WH-element occurs in a thematic position in the clause is that the WH-element, is, by definition, the theme of the clause in which it appears", System and Function in Language, London, Oxford University Press, 1976, p. 180.

2) Mircéa Eliade, Aspects du mythe, Coll. Idées, p. 117.

pas une explication mais une affirmation sur le mythe: à savoir sa fonction explicative par rapport à certains phénomènes de l'existence: expliquent/par un accident... fonctionne ici comme une détermination (le mythe est explicatif...).

2 thématisé: suppose un contexte traitant du problème de la mort (quel sens lui donner, quelle place dans l'univers, etc.). Dans ce cas l'énoncé est une explication, et au lieu d'une détermination on a une relation de type causal "ceci explique cela".

D'autre part, ce qui est un effet du contexte peut aussi être un effet de la situation d'énonciation. Les indices internes au texte, choisis pour déterminer les thèmes dans l'exemple ci-dessus, peuvent être "contredits" par la situation d'énonciation. Si 1 est linguistiquement analysé comme thème rien n'empêche un interlocuteur de faire de 2 "son" thème et, par exemple, dans un dialogue, <sup>de</sup> tirer la suite du discours du côté "mort" plutôt que du côté "mythe" -d'où ces conversations de type "associatif" où les interlocuteurs se demandent comment ils en sont venus à parler de "y" alors que la conversation a démarré sur "x"<sup>1)</sup>. La perspective discursive peut donc sans cesse infirmer le découpage linguistique. Tout ce que nous pouvons en dire à ce niveau c'est qu'il est possible de faire l'hypothèse que si cet exemple a été reçu comme une explication c'est que l'interlocuteur a thématisé 2, et que "la mort" a été pris comme explicandum.

On voit que les indices retenus ne renseignent ni ne fonctionnent au même niveau. Il ne s'agira pas pour nous de privilégier les uns ou les autres mais de bien repérer à quel niveau s'effectue l'analyse et de quoi elle rend compte<sup>2)</sup>. La conception fonctionnaliste de Halliday offre une possibilité de déplacement des perspectives, bien que dans le cadre très étroit de la proposition. Dans quelle mesure cette conception peut-elle nous servir a) pour une typologie des explications?; b) à voir

---

1) Cf. remarques du même ordre p. 47 dans cet article.

2) A ce sujet, la remarque de Halliday sur les problèmes de thématisation est pertinente: "...there have been, it seems, two main problems, one caused by the partial congruence among what are in fact independent variables, the other by the assumption that all thematic patterns must be explained by reference to the structure of discourse (that is, organization above the sentence) although this is precisely one of the factors that distinguishes some of these patterns from the others." Halliday: op.cit., p. 173.

fonctionner le discours explicatif dans un discours plus large? Il est prématuré de le dire. Cependant sa tripartition de l'analyse thématique en: information (donné-nouveau, indices intonctionnels); thématisation (thème-rhème, indices positionnels); identification (connu-inconnu, indices sémantiques structuraux), le jeu du marqué / non-marqué et les positions relatives de ces trois variables apporte des indications sur la façon dont le thème peut-être différemment reconnu et interprété. Cette approche pallie ce qu'il peut y avoir de statique dans celle de l'Ecole de Prague. Quand Danes écrit:

"On peut envisager à chaque phrase un ensemble d'interrogations complétives qui représentent tous les types possibles de contextes et donc toutes les perspectives de communication possibles d'un énoncé donné" (1)

on ne sait encore rien de ce qui fait que ce n'est que l'un des contextes qui finalement intervient dans une situation d'énonciation donnée, et rien des effets des "perspectives de communication" sur le discours lui-même. En tantant de conjuguer indices discursifs, indices lexicaux et syntaxiques et indices sémantiques (c'est bien ainsi que fonctionnent ses "identifying clauses"), Halliday arrive dans une certaine mesure à dynamiser le système des thématisations comme production "in vivo": en ce sens, il propose un modèle du locuteur, ce qui offre des rapports certains avec nos préoccupations sur la schématisation et ses opérateurs autour de laquelle s'organisent les recherches du Centre de Recherches sémiologiques<sup>2)</sup>.

En première conclusion, les analyses au niveau linguistique devront nous éclairer sur les ancrages de l'explicadum comme sur-thème, ses rapports avec les autres thématisations dans l'explication (parties de rhème thématisées, ou unicité sur-thème-thème comme on pourra le voir dans des explications qui se ramènent à de simples explicitations de causes ou de raisons). Nous espérons y trouver de quoi établir une typologie des discours explicatifs selon des critères de classification qu'il restera encore à interpréter dans le cadre plus large qui est le nôtre: celui du discours et celui de la logique naturelle.

Aussi nous proposons-nous de revenir à la notion de rup-

---

1) Danes, op.cit., p. 138.

2) Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, op.cit.

ture-question initiale introduite au début de cette présentation. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, aussi bien l'approche pragmatique que celle de Halliday offrent un cadre qui est celui de la phrase ou de la proposition: c'est fractionner le discours et perdre de vue la transformation des objets, c'est aussi le ramener à une linéarité, à une structure logique qui norme l'énonciation et en évacue la fluctuation due à l'asymétrie des interlocuteurs<sup>1)</sup>. Or si nous voulons recevoir des informations sur les questions posées au début de ce travail, il nous faut, parallèlement à une étude "micro-", prendre le discours de façon plus globale pour qu'apparaissent des indices propres à rendre compte d'une organisation supérieure à la phrase, non seulement plus large mais qualitativement différente, prenant en compte la situation d'énonciation et surtout le fait que tout discours renvoie toujours à d'autres discours. L'exemple que nous allons examiner est particulièrement représentatif de cette dimension que Bakhtine appelle "historique":

"Etude du comportement animal"

Il est intéressant d'étudier le comportement animal qui, en général explique le comportement humain, l'homme étant un animal 'supérieur'."

Coupons ici le texte. Un rapide coup d'oeil nous indique que le titre semble fonctionner comme un sur-thème:

"étude" (indice sur la forme du discours)

"du comportement" (sélection d'un aspect de l'explicandum)

"animal" (thème)

Or, d'entrée, le début du texte rend ambiguë l'orientation envisageable à partir du titre:

"étudier le comportement animal qui explique le comportement humain"

A quelle interrogation complétive ce fragment est-il relié? à:

a) "qu'est-ce qu'il est intéressant d'étudier? -le comportement animal qui explique le comportement humain (thème+relative déterminante)  
= sur--thème

b) "pourquoi est-il intéressant d'étudier le comportement animal? -parce qu'il explique le comportement humain (thème+sur-thème(explicandum+relations causale)).

Qu'est-ce que dit la suite du texte:

"L'homme, quoique évolué dans bien des domaines, garde ataviquement les réactions inhérentes à son état de bipède vertical, et

---

1) Cf. M. Ebel, dans ce Cahier.

nous allons voir une chose stupéfiante qui expliquera bien des incohérences proférées par ceux qui se veulent à tout prix des intellectuels de gauche "super" à tous points de vue"

Elle ne permet pas de trancher entre les deux interprétations a) et b), au contraire, elle apporte un éclairage nouveau: "expliquer pourquoi les anti-racistes (de surcroît assimilés aux intellectuels de gauche!) sont incohérents". N'est-ce pas là la véritable "sujet" de ce texte? Son sur-thème, plus ou moins masqué par un discours thématissant dans un long développement le comportement animal.

"Nous savions déjà que chaque animal, ou famille animale, défend son territoire de chasse, son espace vital, sa demeure. Mais ce qu'il défend aussi, c'est son identité. Un animal étranger à la tribu ou la famille, se fait éjecter de belle manière, qu'il soit ou non de la même espèce; on croît, à les voir évoluer dans les réserves, que les différents animaux vivent ensemble. Il n'y a rien de plus erroné. Chaque troupeau vit sa vie propre, et cohabite seulement avec des troupes différents.

Prenons par exemple une famille de singes. Aucun animal n'est plus xénophobe que les singes. Ils chassent sans pitié tout animal étranger. Mais si cet animal insiste, et rôde à la limite du territoire pendant des semaines et des semaines sans défaillance, il sera accepté de loin. Il ne sera naturalisé que bien plus tard à condition qu'il accepte les us et les coutumes de la tribu en s'intégrant complètement à ses moeurs.

...

La xénophobie animale explique donc très bien les réactions de certains nationaux qui défendent instinctivement leur identité ... "

Si nous avons choisi ce texte c'est qu'il rend explicite ce qui dans la plupart des autres exemples reste latent. Ici l'escamotage du thème réel profond n'est que momentané et la conclusion qui boucle sur une justification du racisme indique bien où il se trouve et infirme ce qui était proposé par le titre. Il infirme de ce fait que le texte soit un discours explicatif: c'est un discours polémique utilisant des aspects du processus explicatif.

Mais c'est souvent très loin dans le contexte, ou totalement dans la situation concrète ou l'inter-discours qu'il faut rechercher les indices de ce thème profond, que Bakhtine appelle "thème" et que nous appellerons, peut-être provisoirement, "projet" et qui, repéré, fait signifier autrement un énoncé<sup>1)</sup>,

---

1) "C'est pourquoi la signification, élément abstrait égal à lui-même, est engloutie par le thème, et déchirée par ses contradictions vivantes, pour revenir enfin sous la forme d'une nouvelle signification avec une stabilité et une identité toujours aussi provisoires". M. Bakhtine, Le Marxisme et la philosophie du langage, Paris, Ed. Minuit, 1977, p. 151.

Dans un énoncé comme celui qui suit, il faut se référer à l'ensemble des discours ayant circulé dans les débats contre l'avortement pour démontrer le discours apparent (la "signification" de Bakhtine) et contrer ce qui se donne pour "explication scientifique", du fait de la position d'autorité de celui qui parle:

"Il [J.K. médecin chef] estime que les risques qui suivent l'inter-  
ruption de grossesse sont beaucoup plus nombreux après aspiration:  
c'est une méthode mécanique qui peut provoquer lors de grossesses  
ultérieures des fausses couches ou des accouchements prématurés. Il  
pense, d'autre part que l'infection, l'hémorragie ou la perforation  
de la matrice sont plus à craindre.

Il juge préférable que la femme prenne une "part active aux évé-  
nements" et soit obligée de faire un plus long séjour à l'hôpital" (1)

Les : soulignés indiquent que c'est à ce niveau que s'ancre le discours explicatif (qui va jusqu'à la fin du paragraphe): ils fonctionnent exactement comme un "parce que". Ce qui est également remarquable, c'est que l'affirmation du deuxième paragraphe n'est suivie, elle, d'aucune explication d'ordre médicale comme celle du paragraphe précédent. Et pour cause! Car comment expliquer la nécessité de faire un long séjour à l'hôpital quand l'avortement par "aspiration" peut l'éviter? Comment expliquer, comment entendre le fait que la femme doive prendre "une part active aux événements", est-ce à dire souffrir? et que cela est préférable? préférable à quoi? à la non-souffrance? A quel "projet" renvoie la signification de cet énoncé? Puisqu'on ne peut en trouver d'explication dans le texte lui-même c'est bien à ces discours "du péché" qu'il faut se référer: ce sont ceux de l'"enfantement dans la douleur", ceux du plaisir qui se paye quand il ne se punit pas, ceux du corps aliéné ... un air bien connu ... Or ce discours maîtrisé ne laisse pas apparaître son projet comme sur-thème car il serait, alors, contrable, attaquable. Lorsque Bakhtine déclare "le thème de l'énonciation est en fait inanalysable. La signification de l'énonciation, au contraire, peut être analysée en une suite de significations attachées aux éléments qui la composent"<sup>2)</sup>, il dégage très justement les deux niveaux auxquels il nous faudra travail-

---

1) Débat dans lequel il s'agissait de comparer l'avortement "classique" (avec curetage et hôpital) et la méthode dite "par aspiration".

2) M. Bakhtine, op.cit., p. 143.

ler pour qu'une typologie des discours explicatifs renvoient à une pratique discursive réelle: thème et sur-thème renverraient à cette "signification" "toujours réitérable", projet renvoyant à la dimension historique qui fait de l'énonciation un acte unique, non-réitérable.

Cependant ce "thème (projet) de Bakhtine reste repérable (puisqu'on le repère ou on croit l'avoir repéré, à tort ou à raison): il faut s'interroger non plus sur ce dont on parle mais sur le pourquoi de cette prise de parole. Aussi les indices de mises en relief du thème pragmatique qui montrent l'interaction des éléments de la phrase et traitent de la "signification", ne sont-ils plus seuls pertinents pour renvoyer à un extérieur du texte. C'est vraisemblablement le niveau sémantique lexical qui laisse entrevoir ces aspects du projet. Reprenons l'exemple du comportement animal: tout le discours dont il est le sur-thème s'inscrit dans une longue métaphore anthropomorphe qui "trahit" le projet: on y parle de "demeure, identité, xénophobe, défaillance, naturalisé, us et coutumes, tribu".

Une analyse des pronoms en termes de sujets-énonciateurs et sujets-asserteurs<sup>1)</sup> serait également riche d'informations sur le degré d'implication du locuteur dans son propre discours, par rapport à l'explication "scientifique" où le sujet asserteur et le sujet énonciateur tentent de se confondre dans la "neutralité"<sup>2)</sup> à cet égard, le terme d'"étude" qui figure dans le titre n'est pas innocent: il est lié à l'idée d'objectivité, d'observation clinique, de sujet neutre). Reprenons l'ensemble des sujets asserteurs de ce texte:

- il est intéressant de (il = je trouve que...où je est rendu neutre)
- nous allons voir (vous et moi; inclusion du lecteur dans l'assertion)
- ceux qui (démonstratif indéfini, exclusif par rapport à "nous")
- nous savions (vous et moi -id-)
- on croit (indéfini regroupant "nous" et "ceux qui")
- Prenons (vous et moi -id.-)

On remarque que les sujets asserteurs du "faux" sont les deux indéfinis ceux qui et on, l'un qui exprime nettement la frontière entre les deux

---

1) Sur ce problème des sujets voir C. Fuchs et A.M. Léonard: Vers une théorie des aspects, Paris, Mouton, 1979.

2) Autre exemple de ces rapports des sujets: les paraphrases de type explicatif: E<sub>1</sub>/c'est-à-dire; autrement dit, .../E<sub>2</sub> qui utilisent un procédé d'effacement du sujet asserteur E<sub>2</sub>.



groupes d'individus nous/les autres (ceux qui); l'autre qui englobe le "nous" de la vérité et le "ceux qui" de l'erreur, mais de façon lâche: pour le "nous" inclus dans le "on" de l'erreur, celle-ci n'est que momentanée, cette partie du "on" retrouve bien vite le chemin de la vérité!

La prise en considération des éléments marqueurs de l'énonciation pourra vraisemblablement éclairer les phénomènes de thématization dans l'explication dans la mesure où, comme nous l'avons dit plus haut en rappelant Halliday, ce qui peut être analysé comme thème-rhème d'après la seule place des éléments peut être interprété différemment par la prise en considération d'autres éléments internes au texte lui-même et par l'intervention d'éléments externes. En particulier, la place que le sujet énonciateur s'assigne dans sa propre explication, et qui traduit son rapport à son énoncé peut permettre de faire l'hypothèse que ce rapport est aussi un indice des niveaux des opérations de thématization.

Pour ce qui est du discours explicatif qui nous intéresse, on pourrait alors faire l'hypothèse que les rapports a) des trois niveaux thème (phrastique, textuel, historique: thème sur-thème projet) c'est-à-dire leur coïncidence ou non-coïncidence; b) des sujets énonciateurs et asserteurs (effacement ou non-effacement), nous renseigneront sur le fonctionnement d'un énoncé comme explicatif ou non-explicatif, (on peut prévoir que la coïncidence sur-thème/projet, la confusion des sujets énonciateur et asserteur en sujet "neutre", se trouveront plutôt dans les discours explicatifs de la science), sur les articulations entre une "norme" implicite et intuitive du discours explicatif et une pratique discursive qui s'appuie sur elle et s'en démarque à la fois.

L'EXPLICATION COMME FAIT DE DISCOURS

PAR

MARIANNE EBEL

En parlant de "discours explicatifs", que postulons-nous?

Un premier constat s'impose: nous n'avons pas trouvé, dans les recherches actuelles sur le langage, d'études qui s'interrogent sur l'explication. Le verbe "expliquer", pourtant utilisé couramment dans le langage quotidien où son statut semble proche du verbe "dire" ("Explique-moi comment, pourquoi..." "Dis-moi comment, pourquoi..."), ni le mot "explication" ne paraissent être l'objet d'un questionnement. A quoi cela tient-il? Notre but n'est pas de répondre à cette question, mais ce fait souligne qu'engager une recherche d'ordre sémiologique sur l'explication n'a rien d'évident.

On connaît les difficultés qui président à la constitution d'un domaine scientifique autour de l'argumentation:

- Difficultés méthodologiques: des problèmes pratiques que l'art de la rhétorique ancienne avaient formulés empiriquement et partiellement théorisés se trouvent éclatés et entrent dans un champ où sont conviées des disciplines aussi diverses que la psychologie, la sociologie politique, la logique, la linguistique, la sémantique, la pragmatique. Pourtant malgré ces difficultés, l'argumentation, bien qu'instable comme objet, a une certaine existence, théorique et aussi matérielle. Elle est reconnue institutionnellement et elle a produit des travaux, certes très divers, mais qui existent<sup>1)</sup>.

- Il en va tout autrement de l'explication: l'objet n'existe pas; il n'a pas d'histoire, pas d'épistémologie, bien que paradoxalement il puisse être tenu comme l'objet premier, l'indéfinissable, de toute épistémologie. Il faut donc préciser: c'est l'explication comme fait de discours, comme pratique signifiante, qui n'est pas un objet constitué. Dès lors, on peut se demander s'il existe un objet discursif, distinct de l'objet fondamental de toutes les épistémologies, qui serait susceptible de définitions et de connaissance. C'est poser ici la question d'une sémiologie de l'explication. Nous ferons trois remarques qui s'articulent entre elles; les deux premières formulent des difficultés à propos de la définition de l'objet; la troisième tente de sortir de ces difficultés en proposant non pas une définition de l'explication, mais un déplacement de perspectives permettant de circonscrire le champ d'une sémiologie de l'explication.

Première remarque: explication et causalité.

"Rendre clair, intelligible ce qui est obscur; en particulier mettre à jour les causes, les motifs."

Définition communément acceptée, avec une extension large (la clarté) et une restriction (la causalité). Aux deux pôles, la définition nous entraîne d'un côté vers une dissolution, de l'autre vers un enfermement. Dans son acception large, expliquer tend à se confondre avec "dire", "redire" (l'explication de texte traditionnelle comme redite, glose du texte à expliquer, traduction). De ce côté c'est la fuite en avant, tout discours peut se comprendre comme explicatif, comme un développement d'autres discours qu'il vise à éclairer.

Dans sa définition restreinte, on s'enferme dans les théories sur la causalité, dans sa version cognitive, génétique (Piaget) ou scientifique (la causalité en physique, en biologie, etc.) et l'on est ramené à l'épistémologie, comme on va le voir sur un exemple.

Deuxième remarque

Soit le texte suivant

"Si l'on considère le développement de la grammaire transformationnelle, un caractère remarquable en peut être observé: comme il a été dit plus haut, la théorie ainsi conçue parvient à énoncer des expressions formalisées qui résument autant de propriétés supposées à la langue étudiée: ainsi est recherchée et censément obtenue une 'adéquation descriptive'. Si, de plus, ces propriétés hypothétiques peuvent être rapportées à une caractérisation formelle universelle, supposée commune et exclusive à toutes langues possibles, ce qui est proposé prend alors statut d'explication; exemple le plus simple: l'hypothèse même des transformations. Mais de ces caractérisations universelles elles-mêmes, il a pendant longtemps semblé inutile de proposer une explication, qui du moins fut intérieure à la théorie linguistique." (J. Milner, De la syntaxe à l'interprétation, p. 12).

On trouve ici, dans un cadre précis, l'explication comme objectif d'une théorie scientifique, et dotée en même temps d'une définition reposant sur l'universalité d'un modèle, cette universalité s'ajoutant à la cohérence interne qu'on réclame du modèle pour le désigner comme scientifique.

Le statut de l'explication ne paraît pas présenter ici de caractéristiques sémiologiques remarquables: en effet, dans ce cadre, ce n'est pas la mise en discours de l'explication qui est déterminante mais les positions idéologiques. Ainsi on opposera à l'explication telle qu'elle

est conçue par les transformationnistes, formalistes, celle par exemple que les sociolinguistiques mettent en avant, à savoir que ce n'est pas la cohérence interne et l'universalité des concepts qui forment explication en linguistique, dans la mesure où ils laissent échapper deux faits incontournables dans la description d'une langue: la variation sociale, contextuelle, situationnelle et le changement linguistique.

Analyser les deux positions en cause revient dès lors à analyser les argumentations qu'elles produisent chacune, ou les positions idéologiques qu'elles recouvrent.

### Troisième remarque

Si donc on ne déplace pas le terrain de l'observation, on est toujours renvoyé à une discussion de nature épistémologique. Ce déplacement consiste, nous semble-t-il, à partir des conditions sociales de recevabilité d'une explication, avant d'en définir les mécanismes formels ou le contenu. Qu'on se situe dans le discours institutionnel scientifique ou dans le discours quotidien, on peut repérer un acte de langage qui se désigne comme explication, que ce soit sous la forme je vais vous expliquer ou cela s'explique par ou ceci explique cela.

Aussi remplaçons-nous la question de la nature ou de la définition de l'explication et celle de sa validité (est-ce une bonne explication?) par celle des conditions (à expliciter) qui doivent être remplies pour qu'on puisse dire d'un discours qu'il est de type explicatif. C'est à cette condition-là que paraît possible une sémiologie de l'explication. En ce début de recherche nous essayons donc, sinon de définir un cadre général, du moins expliciter notre point de vue en précisant quel regard nous portons sur ces discours. Le texte propose d'avancer quelques notions sur les situations d'énonciation où l'explication apparaît, peut apparaître comme acte de langage, c'est-à-dire où le discours s'impose comme explicatif.

Mais d'abord, que postulons-nous en parlant de "discours explicatifs"? A quoi les reconnaissons-nous? Parler de discours explicatif suppose qu'il existe d'autres types de discours et qu'il est possible de les repérer dans leurs différences. Précisons: Une de nos hypothèses générales sur le langage comme pratique est que ce qui peut être dit et la manière de le dire dépendent à la fois du thème (ce dont il est question), de la place qu'occupent les locuteurs

et des rapports de forces qui règlent les prises de parole. Le repérage et la classification de différents types de discours ne pourra donc se faire par une analyse des seules formes du discours. Les indices textuels, pour importants qu'ils sont, ne prennent leur signification que rapportés à l'énonciation sociale. Une typologie des discours, fondée seulement sur les formes linguistiques, n'est pas suffisante.

Suivant le contexte, suivant la situation sociale qui façonnent l'énonciation et lui donnent telle résonance plutôt que telle autre, les mots n'ont ni une signification ni une portée identiques. Nous reprenons ici un des postulats formulé par Bakhtine dans le Marxisme et la philosophie du langage<sup>2)</sup>, selon lequel le langage comme pratique est toujours socialement orienté: tout mot s'adresse à un interlocuteur, fût-il fictif comme dans le discours intérieur par exemple; et le mot, ou plus généralement l'énonciation, unité de base du discours, varie selon que le locuteur s'adresse à une personne appartenant à la même classe sociale, au même groupe ou non, selon qu'il est hiérarchiquement inférieur ou supérieur, qu'il est lié par des liens plus ou moins étroits. Par ailleurs, un discours change de sens suivant son lieu et son mode de production et de mise en circulation. Une lettre de lecteur adressée à un quotidien n'aura ni une portée identique ni ne produira les mêmes effets si elle est publiée, donc diffusée à des milliers d'exemplaires ou si, après réception, le rédacteur du journal la classe ou la jette. Les mêmes agencements de mots produisent des effets de sens très différents suivant où, par qui, comment ils sont produits ou reproduits.

On ne cherchera donc pas à opérer une partition dans un ensemble de discours qui auraient comme propriété intrinsèque d'être ou de ne pas être explicatifs. Argumenter, polémiquer, enseigner, raconter, expliquer sont des pratiques langagières, des processus signifiants et non des objets isolables qu'on pourrait cueillir comme des pâquerettes, suspendre comme un tableau ou classer suivant leur couleur, leur forme ou leur dimension comme des billes ou des cailloux. Un discours n'est pas explicatif, argumentatif, narratif ou didactique par nature, mais peut se présenter comme tel dans des conditions précises. En parlant de discours explicatifs, nous postulons donc que, dans des pratiques langagières concrètes, les discours se repèrent de manière diverse et qu'il est possible, par l'analyse, non pas de trouver une forme, ou un contenu, ou une fonction qui en soi serait susceptible de doter un discours de tel

ou tel caractère, mais de dégager un ensemble de traits constitutifs d'un effet particulier de discours, l'effet-explication en l'occurrence.

Dans cette perspective, "l'intérieur" et "l'extérieur" du discours (sa forme, son contenu, ses conditions de production et de mises en circulation, sa ou ses fonctions sociales) forment un tout, certes analysable, donc partiellement dissociable, mais dont aucun élément ne peut suffire à lui seul pour rendre compte de ce qui est mis en jeu dans le discours lorsqu'il se présente comme explicatif.

On n'explique pas n'importe quoi à n'importe qui...

Le pouvoir de prendre la parole, d'approuver ou de contester de qui est dit, mais aussi, l'impossibilité, sinon de prendre la parole, du moins de la prendre n'importe comment, sont fonction des rapports de forces qui règlent les pratiques langagières, comme l'ensemble des pratiques sociales. Il ne suffit pas de lancer un mot d'ordre pour qu'il soit repris (condition même de son efficacité), il ne suffit pas de donner un ordre pour qu'il soit exécuté (donc qu'il ait l'effet escompté), il ne suffit pas de parler pour être écouté pas plus qu'il ne suffit d'être doté de la capacité de parler pour avoir le droit à la parole. Ce qui est dit et peut se dire, mais aussi la manière de le dire dépendent des places qu'occupent les locuteurs dans l'interaction et des normes qui la gouvernent. L'obligation d'écouter, de prendre en compte ce qui est dit, le pouvoir d'être entendu, cru, obéi, tout comme le pouvoir de prendre la parole sont déterminés par ce que Bourdieu appelle le capital d'autorité des locuteurs<sup>3)</sup>. Ainsi est-il difficile, sans remettre en cause les rapports hiérarchiques -ce qui <sup>est</sup> loin d'être toujours possible- de s'adresser à un supérieur en lui donnant un ordre ou en exigeant de lui qu'il se justifie d'un comportement<sup>4)</sup>. Aussi,

"pour rendre raison du discours" faut-il "connaître les conditions de constitution du groupe dans lequel il fonctionne: la science du discours doit prendre en compte non seulement les rapports de force symboliques qui s'établissent dans le groupe concerné et qui font que certains sont hors d'état de parler (e.g. les femmes) ou doivent conquérir leur public tandis que d'autres sont en pays conquis, mais aussi les lois même de production du groupe qui font que certaines catégories sont absentes (ou représentées seulement par des porte-parole). Ces conditions cachées sont déterminantes pour comprendre ce qui peut se dire et ce qui ne peut pas se dire dans un groupe." (5)

Un discours se définit tout autant par ce qu'il dit que par ce qu'il exclut, par ce qu'il ne dit pas, parce qu'il ne peut pas le dire. Ce qu'il exclut, c'est à la fois ce qu'il ne peut pas dire (ce qui ne peut se dire) sans violer les normes (y compris celles de la langue) admises, reconnues dans un contexte donné et ce qu'il ne dit pas (ce qui n'est pas dit) en raison d'un rapport de forces déterminé. Dans un certain sens, autocensure et censure sont assimilables: parole non dite ou parole interdite, l'effet est le même, toutes deux contribuent à présenter (tacitement) comme seule légitime la parole qui satisfait aux normes sociales<sup>6)</sup>.

Les rapports de forces qui règlent l'interaction verbale ne sont pas qu'extérieurs au langage, ils y sont manifestés, représentés, symbolisés; analyser le discours comme pratique, c'est donc\*questionner sur sa manière d'être, sa manière de dire et de taire, c'est expliciter les normes qui le règlent et qu'en retour il légitime, accrédite et renforce. Le propre de l'effort analytique consiste dans la mise à nu de ce qui dans le dit reste non dit.

Dans l'activité discursive des liens se tissent entre la forme du discours et la structure de la relation sociale dans laquelle et pour laquelle le discours est produit. Autrement dit, il existe une unité organique (analysable) entre la forme d'une communication (par exemple une explication proposée par un enseignant dans le cadre de l'institution scolaire), la forme d'énonciation (objectivante, rationnelle, etc.) et le thème (ce dont il est question, ce qui/est en question, c'est-à-dire, dans le cas présent, ce qui est expliqué/doit être expliqué): on n'explique pas n'importe quoi à n'importe qui, dans n'importe quelle circonstance, sous n'importe quelle forme, et ce n'est pas n'importe qui, dans n'importe quelle situation qui est habilité à tenir un discours qui se présente comme explicatif. Les normes implicites auxquelles un tel discours obéit peuvent être résumées comme suit:

*\* il existe, explicitement posé ou non, un problème, une question, quelque chose de l'ordre du dire, du faire ou de l'être à expliquer.*

Il arrive que cette "question", ce "problème" soient créés tout entier dans et par le discours. C'est le cas notamment des romans policiers où l'énigme, ce qui est à découvrir, à expliquer doit d'abord être mis en scène comme énigmatique. C'est le cas aussi de certaines interventions politiques. Ainsi en va-t-il par exemple d'un texte publié par le

---

\*non seulement le mettre en rapport avec son extérieur, mais le...